



HAL
open science

Visiter le monastère de la Grande Chartreuse (XIXe-première moitié du XXe siècles)

René Favier

► **To cite this version:**

René Favier. Visiter le monastère de la Grande Chartreuse (XIXe-première moitié du XXe siècles). Bulletin de l'Académie Delphinale, 2024, 5, pp.102-125. hal-04826526v2

HAL Id: hal-04826526

<https://hal.science/hal-04826526v2>

Submitted on 14 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

VISITER LE MONASTÈRE DE LA GRANDE CHARTREUSE (XIX^e siècle-première moitié du XX^e siècle)

RENÉ FAVIER

Professeur honoraire
d'histoire moderne
à l'université Grenoble Alpes

« **O**n ne visite pas le monastère. » Quiconque est allé un jour se promener au monastère de la Grande Chartreuse a pu lire cette pancarte placée à côté de la porte d'entrée (fig. 1). Pour tout un chacun, ce choix n'a rien de très naturel. Il est en conformité avec la règle des pères, le « grand silence » et la coutume médiévale de Guigues le Chartreux qui précise que les chartreux n'ont pas à prendre en charge les étrangers.

Cette totale fermeture n'est pourtant que récente. Longtemps, les religieux ont été ouverts aux voyageurs. Si la règle cartusienne et l'isolement ne permirent jamais au monastère de devenir un lieu de pèlerinage populaire, les visiteurs de qualité sont, depuis le début du XVII^e siècle, de plus en plus nombreux à monter jusqu'au monastère.

Au temps de l'institutionnalisation du Grand Tour, la Grande Chartreuse devient l'une des destinations dauphinoises « incontournables », la plus constante en dehors de la vallée du Rhône. Dans son guide de 1676, *Le voyageur d'Europe*, l'auteur recommande d'arriver dans le courant de l'après-midi pour avoir le temps de profiter d'une visite guidée sous la houlette d'un religieux, et de repartir le lendemain après le déjeuner. Selon le prieur Dom Le Masson, ce sont 7 000 à 8 000 visiteurs qui fréquentent chaque année le monastère. Exclusivement des hommes, ces voyageurs appartiennent pour l'essentiel aux élites aristocratiques et doivent ordinairement bénéficier de recommandations pour être accueillis au monastère. Après l'incendie de 1676, ils sont logés dans le grand bâtiment central,



1. « On ne visite pas le monastère ».

© Cliché René Favier.

le « pavillon des étrangers », construit pour héberger les pères invités au chapitre général et divisé en quatre ailes des nations : Allemagne et Italie d'un côté, France et Bourgogne de l'autre.

La Révolution et la première expulsion des pères chartreux interrompent cet usage. Néanmoins, dans les premières années du XIX^e siècle, la curiosité et le romantisme naissant suscitent un engagement nouveau pour le monastère¹.

L'ESSOR DU TOURISME CARTUSIEN AU XIX^E SIÈCLE

Laissé à l'abandon, victime sans doute d'importants pillages, c'est un monastère en mauvais état que découvre Châteaubriand lors de son excursion en 1805 :

« Les bâtiments abandonnés se lézardaient sous la surveillance d'une espèce de fermier des ruines... On nous montra l'enceinte du couvent, les cellules accompagnées chacune d'un jardin et d'un atelier... Une galerie offrait les portraits des supérieurs de la Chartreuse². »

Mais, après leur retour en 1816, les pères se montrent accueillants aux visiteurs. Les voyageurs deviennent rapidement si nombreux que sont aménagés les chemins qui conduisent au monastère. Bientôt, écrit Jules Taulier dans l'*Album du Dauphiné*, « on pourra aller de Grenoble jusqu'à la porte du couvent, hermétiquement fermé dans la boîte d'une diligence : ce sera de la civilisation ! »³.

1. Sur les visites du monastère sous l'Ancien Régime, Émilie-Anne Pepy, *Le territoire de la Grande-Chartreuse, XVII^e-XVIII^e siècles*, Grenoble, PUG, 2011, p. 392-418.

2. Jean Sgard, *Les chemins de la Chartreuse. De saint Bruno à Balzac*, Grenoble, PUG, 2017.

3. Victor Cassien et Debelles, *Album du Dauphiné, ou recueil des dessins représentant les sites les plus pittoresques du Dauphiné*, Grenoble, 1835-1839.



2. Vue de la Grande Chartreuse, par Israël Silvestre (XVII^e siècle). © Cliché Musée dauphinois, 95.15.16.

En 1860, le même auteur publie un *Guide du voyageur à la Grande Chartreuse* qui détaille les chemins pour y accéder et des conseils pour le visiter. Il conseille notamment de résider au moins deux nuits pour s'imprégner de la beauté et du mystère des lieux⁴. Ce sont des religieux accueillants qu'il décrit :

« Un frère à longue barbe introduit le voyageur dans la cour d'entrée. De là, on pénètre dans une espèce de vestibule qui précède le long et beau corridor sur lequel s'ouvrent les portes de l'église, du réfectoire des pères et des cellules des officiers de l'ordre. Le père coadjuteur vient recevoir le voyageur et l'invite à se rendre dans l'une des salles à manger de la maison. Un grand feu est allumé s'il fait humide ou froid, et on lui offre, avec les souhaits de bienvenue, un petit verre de l'excellente mélisse dont la Chartreuse a le secret et le monopole... Le couvent n'est pas une auberge, et il faut savoir bon gré aux chartreux de ce qu'ils veulent bien faire pour les voyageurs qui visitent leur solitude. Souvent, au repas, le père général vient leur donner un affectueux bonjour... On se sent ému de tout ce que l'on voit, de tout ce que l'on ressent et l'on ne pense plus à la fatigue éprouvée. »

Quelquefois, c'est un séjour plus prolongé que font certains. Ainsi le Grenoblois Charles Lory, qui s'établit au monastère pour faire ses relevés géologiques du massif de la Chartreuse. Son fils Pierre qui l'accompagne en porte témoignage :

4. Jules Taulier, *Guide du voyageur à la Grande Chartreuse*, Grenoble, Maisonville et fils, Imp., 1860.

« J'ai gardé le souvenir bien vivant, tout enfant, de mon passage dans leur demeure, avec mon père qui me tenait par la main, à travers ces immenses couloirs en ogive, longs comme des tunnels, et qui s'étendaient à perte de vue. Je revois encore la petite cellule, si pauvre avec le lit de misère de quatre planches, le prie-Dieu et la table de bois blanc, l'unique chaise et le petit jardin qu'ils cultivaient eux-mêmes, avec des fleurs rouges et blanches qui donnaient un ton doux à ce cadre d'austérité⁵. »

L'accueil s'accompagne de vente de souvenirs « comme une médaille, un chapelet, une petite statuette de saint Bruno, un plan de la maison, etc., dont le principal mérite est de rappeler un voyage fertile en douces émotions » ; sont également proposés des cartes postales et naturellement « de l'élixir ou de la liqueur ». Les ventes sont d'abord assurées par le père portier, avant que, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, elles se transportent dans l'une des salles à manger du monastère⁶.

D'humbles voyageurs, comme des célébrités du siècle, montent jusqu'au monastère : ainsi Honoré de Balzac, Alexandre Dumas ou Léon Bloy⁷. Pendant quelques années, les religieux tiennent un livre d'or. « Quelques-uns, outre leur nom, écrivaient des vers, des pensées religieuses, de gracieux dessins, et souvent de charmantes inspirations y ont été le gage de l'hospitalité donnée et reçue », rappelle Jules Taulier. « Quel bonheur de vivre ainsi caché et inconnu, de mourir sans coûter une larme, et de quitter le monde sans qu'une pierre même dise où l'on repose », commente un voyageur anglais. Tous cependant ne partagent pas la même émotion, certains s'abandonnant à des propos discourtois ou injurieux. « Souvent, il a fallu déchirer des feuilles ou rappeler au devoir, par quelques lignes, tristes et sévères, ceux qui s'oubliaient ainsi. » Et faute de pouvoir s'en prémunir, le prieur finit par mettre fin à la pratique et par supprimer ce livre d'or en 1830.

À la fin du XIX^e siècle, la visite du monastère de la Grande Chartreuse s'est imposée comme l'une des destinations favorites du tourisme de montagne dauphinois. C'est une des destinations les plus recommandées par le Syndicat d'initiative de Grenoble et du Dauphiné créé en 1889. Le monastère est chaque année aussi au programme des visites organisées pour les étudiants étrangers accueillis à l'université de Grenoble à partir de 1896 (fig. 3). « Les révérends pères chartreux ont eu la grande amabilité de leur faire visiter la fabrique de liqueurs de Fourvoierie et de les recevoir gratuitement au couvent de la Grande Chartreuse », rappelle le président du comité de patronage des étudiants étrangers dans son rapport annuel de 1901.

À la veille de leur expulsion, la visite du monastère est devenue une petite industrie que décrit en 1930 le journaliste du *Petit Parisien*, Louis Schneider, un des derniers visiteurs accueillis par les chartreux en 1903 : « Dans les *chambres primitives* où, moyennant 1 franc par nuit (on pouvait user de cet asile trois fois consécutives),

5. Jean de La Ferrière, *Au couvent des intellectuels fatigués*, Grenoble, Éditions de la Vie alpine, 1931, p. 6.

6. Jules Taulier, *Guide...*, p. 54, 65 et 130.

7. Jean Sgard, *op. cit.*



3. Étudiants étrangers à la Grande Chartreuse. © Cliché Hippolyte Müller, Musée dauphinois, n° inv : 55.10.1009.

on avait droit au repos et au sommeil... Le *restaurant* où, pour le prix de 1,25 fr, les servants apportaient aux visiteurs une omelette savoureuse, une truite cintrée comme un croissant de lune, des pommes de terre rissolées et du fromage ; et, gâterie supplémentaire, le verre de chartreuse jaune ou verte dont l'odeur subtile était le bouquet des fleurs et des plantes de la montagne⁸. »

LA VISITE DU MONASTÈRE : UN SERVICE PUBLIC

LES SERVICES PUBLICS ET LA VISITE DU MONASTÈRE

La brutale expulsion des pères en 1903 ne met nullement fin aux visites du monastère. Mieux : c'est tout le monastère qui s'ouvre alors à un public plus diversifié et notamment féminin. Les archives du Comité de patronage des étudiants étrangers sont un bon indicateur de cette continuité. Dans la période qui précède la Première Guerre mondiale, il organise chaque année plusieurs excursions : quatre en 1909, qui réunissent chacune entre 70 et 100 personnes ; trois en 1910 et 1911 avec chaque année plus de 200 visiteurs. En 1912, la perspective du classement du monastère renforce son attractivité. Le 27 juillet, ce sont 371 personnes qu'emmène le comité depuis Grenoble, réparties en cinq caravanes : la première chemine par Saint-Ismier, le col des Ayes et Saint-Pierre-de-Chartreuse ; trois emmènent les voyageurs en chemin de fer jusqu'à Saint-Laurent-du-Pont ; de là, deux continuent à pied par le sentier des Sangles ou la route du Grand Désert, la troisième montant

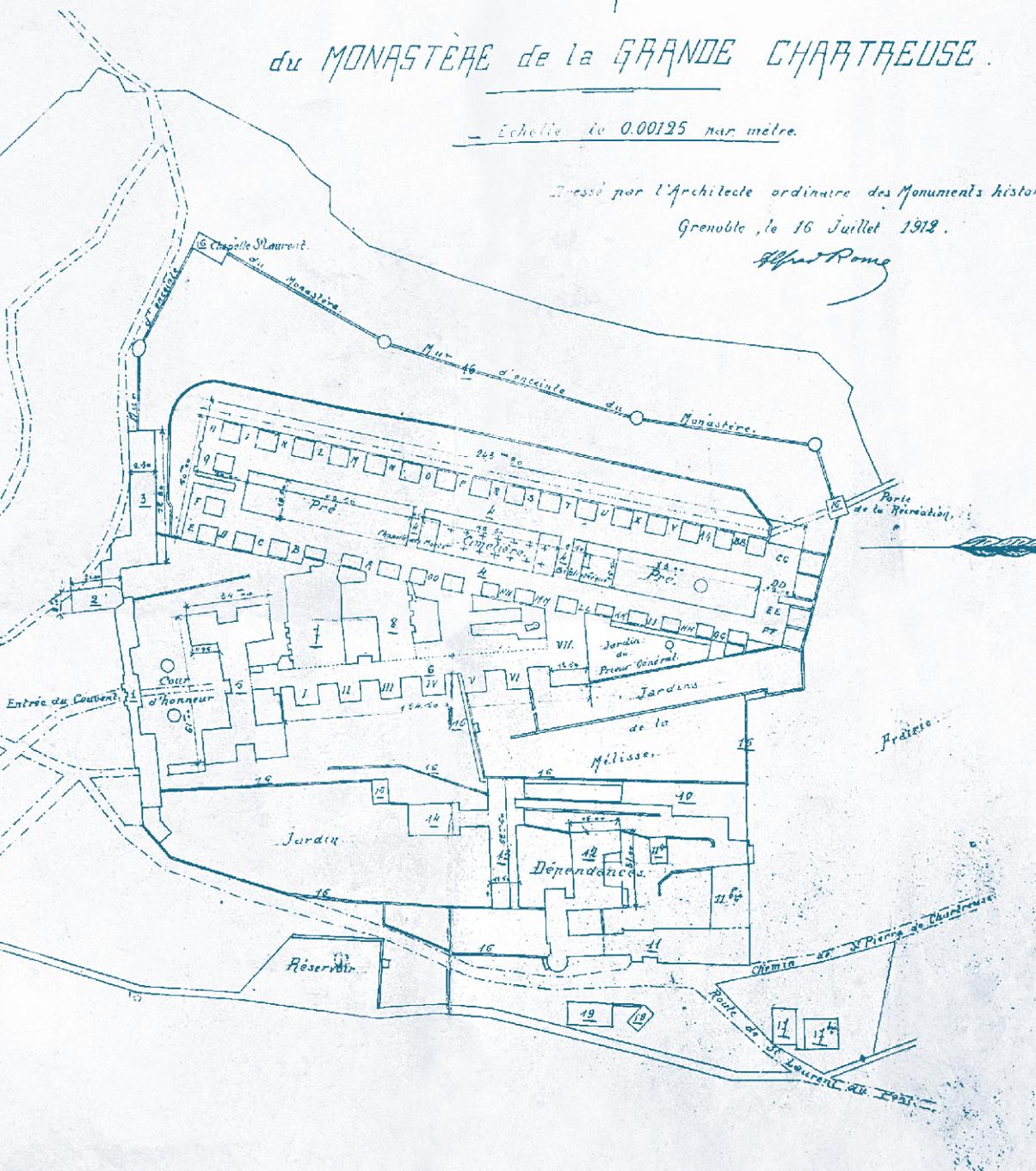
8. *Le Petit Parisien*, « La Grande-Chartreuse. Maison universitaire d'été », 30 août 1930.

PLAN du MONASTÈRE de la GRANDE CHARTREUSE.

Echelle de 0.00125 par mètre.

Dessiné par l'Architecte ordinaire des Monuments historiques
Grenoble, le 16 Juillet 1912.

Alfred Rome



4. Plan général du monastère en 1912. Arch. dép. Isère, 7 V 2/8.

en automobile jusqu'au couvent ; une cinquième caravane arrive en automobile au couvent en passant par Le Sappey⁹.

Nous ne disposons pas d'informations sur les conditions de ces visites jusqu'en 1912. Ce n'est qu'à partir de l'état des lieux fait en mai 1913 par l'architecte Alfred Rome et le classement du monastère qu'est établi un service public des visites. Celles-ci sont placées sous l'autorité de deux gardiens, nommés par le ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, avant de l'être par le département de l'Isère en 1919, puis de revenir au ministère en 1931. Elles sont soumises à un droit d'entrée, dont sont dispensés les agents de l'État et du département, les scolaires, et les militaires s'ils sont en troupe. Les visites sont également soumises à un certain nombre de règles (interdiction de fumer, interdiction de photographier ou de filmer). Elles se font « exclusivement sous la conduite, en tenue, du gardien-chef ou du gardien auxiliaire » et durent de 45 à 50 minutes. Pour guider les visiteurs, les gardiens sont dotés d'un « vade-mecum »¹⁰ qui leur permet, dans chacun des espaces, de renseigner le public.

PAR ICI LA VISITE

C'est initialement par l'entrée principale que les visiteurs accèdent au monastère (fig. 5). Cependant, à partir de 1929, la création d'une Maison universitaire dans le pavillon des étrangers (fig. 6) impose la création, à gauche de cette première entrée, d'une entrée particulière pour les visiteurs (fig. 7).

Après avoir longé le pavillon des étrangers, c'est dans la cour intérieure qu'ils se retrouvent, devant la « chapelle principale » par où commence le circuit commenté par les gardiens (fig. 8).

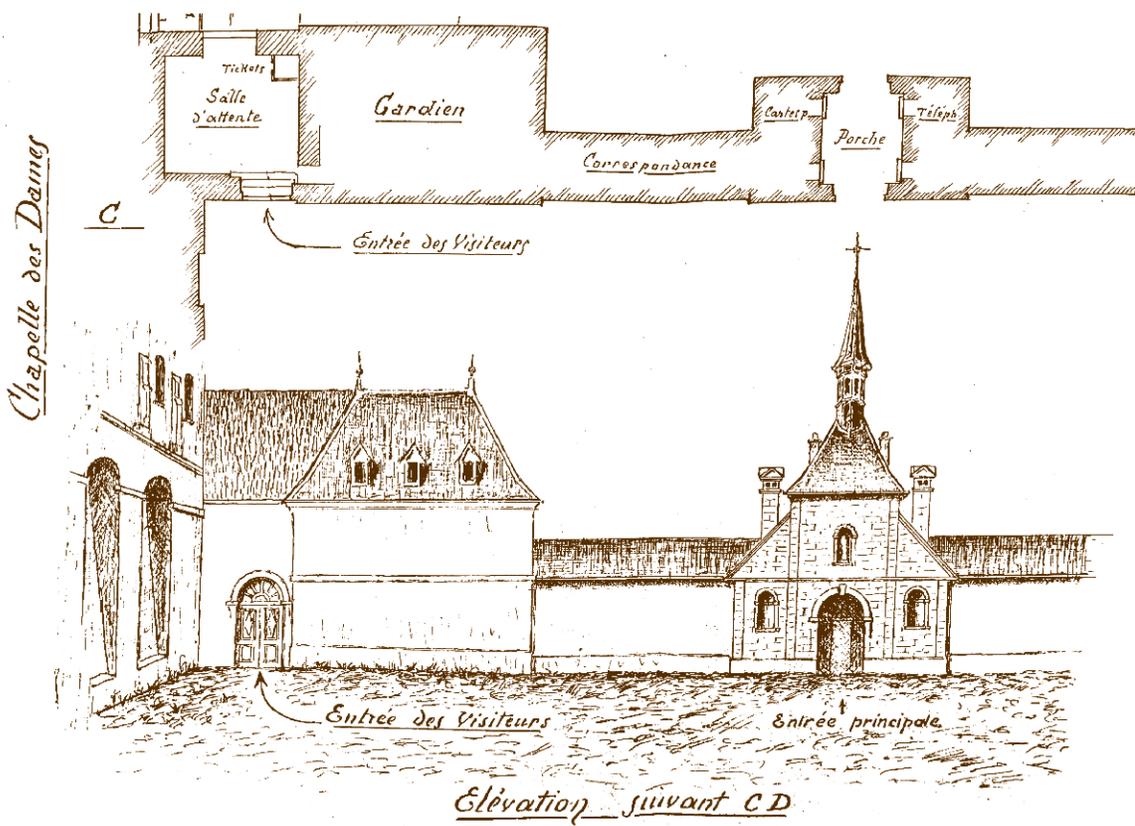
« C'est ici que se célébraient les offices, c'est surtout dans cette chapelle que les pères venaient chanter *Mâtine* toutes les nuits. Les pères occupaient les stalles du chœur, les frères convers les stalles du rez-de-chaussée, et les visiteurs la tribune où nous sommes nous-mêmes. »

La visite se poursuit par la « salle du chapitre », une salle dénudée, les pères ayant emporté les portraits des prieurs qui décoraient la salle (fig. 9 et 10). Pour combler le vide, on y installe en 1929 « 25 gravures représentant la vie de saint Bruno, d'après Le Sueur » :

« C'est ici que se réunissaient annuellement, en un chapitre général, les Prieurs de toutes les Chartreuses... Au plafond, dans les médaillons, les noms des Prieurs généraux qui se sont succédés depuis le fondateur jusqu'à notre époque... ; dans les encadrements au-dessous, il y avait leurs portraits qui ont été emportés par les pères. Dans le fond de la salle, la statue de saint Bruno. »

9. Arch. Dép. Isère, 2 T 11 et Arch. Université Grenoble Alpes, *Rapport annuel du Comité de patronale des Étudiants étrangers*, années 1908-1912.

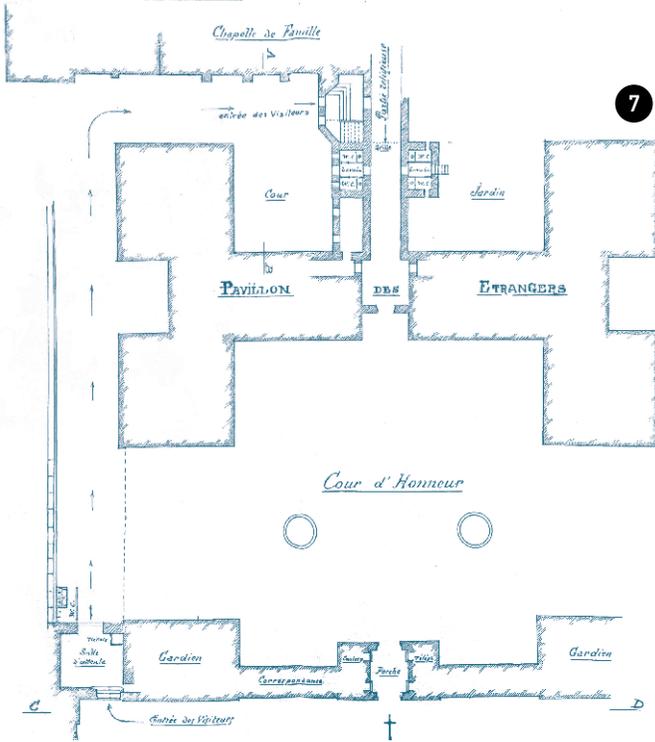
10. Arch. Dép. Isère, 4 N 5/14, Visite expliquée du gardien-chef Gaillard, 29 avril 1927.



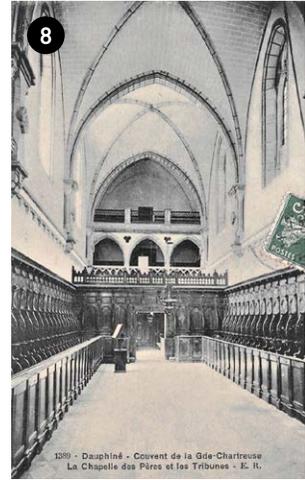
5. Plan de la nouvelle entrée. Arch. dép. Isère, 4 N 5/15.

6. Pavillon des étrangers. Musée Hans Christian Andersen, HCA/A 206 001.

Grande Chapelle

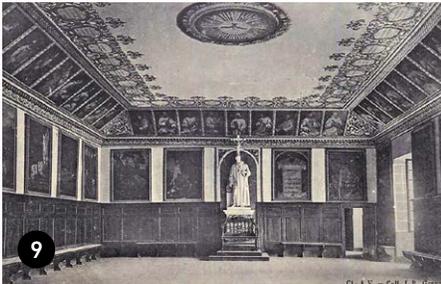


7

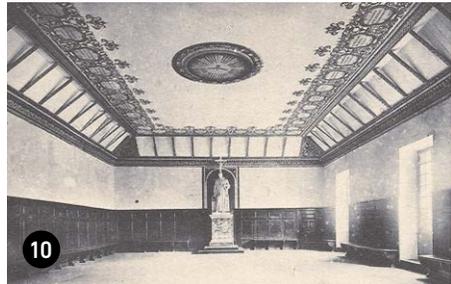


8

1289 - Dauphiné - Couvent de la Gré-Chartreuse
La Chapelle des Pères et les Tribunes - E. H.



9



10



G. D., édit. Veiron - 357

Intérieur du Couvent de la Grande Chartreuse
Vue extérieure du Grand-Cloître (XII^e siècle)

11

Page de gauche

7. Plan du cheminement des visiteurs. Arch. dép. Isère, 4 N 5/15.

8. Chapelle principale. Collection personnelle.

9. Salle du chapitre avant 1903. Collection personnelle.

10. Salle du chapitre dénudée. Collection personnelle.

11. Grand cloître. Vue extérieure. Collection personnelle.

Après l'annexe du chapitre, décorée d'un buste de saint Bruno, « où les novices recevaient leurs instructions », les visiteurs s'engagent dans le « Grand-Cloître » (fig. 11) :

« Il a 215 mètres de long ; il est composé de deux galeries semblables et parallèles ; toute la partie gothique est du xv^e siècle, l'autre partie des xvi^e et xvii^e siècles. »

Les visiteurs sont alors conduits dans la chapelle des morts où le guide rappelle les rites mortuaires en usage chez les chartreux :

« C'est ici que les Pères décédés étaient exposés avant d'être enterrés dans le cimetière que nous verrons par la suite. Mais ils n'étaient pas enterrés avec cercueil. La toilette mortuaire d'un Chartreux était simplement la suivante : le corps était revêtu de son costume monacal, puis, après lui avoir rabattu son capuchon sur le visage et avoir cousu l'ouverture, le corps était allongé sur une simple planche et la planche sur cette civière que vous voyez ici, et qui est authentique. »

La visite des cellules (fig. 12) est l'occasion de rappeler le quotidien des moines :

« Par cellule, il faut entendre toute une petite maison : 4 pièces, promenoir et jardin ; à droite de cette porte, le guichet par lequel le père recevait sa nourriture ; à gauche en entrant, son promenoir où il venait faire des promenades méditatives. Au premier étage, le cabinet de travail, la chambre à coucher, l'oratoire. Au rez-de-chaussée, le bûcher et l'atelier. Le père ne sortait de sa cellule que trois fois par jour : le matin pour la messe conventuelle, l'après-midi pour les Vêpres, et au milieu de la nuit pour l'office des Mâtines. »

Les visiteurs vont ensuite s'égayer dans le cimetière (fig. 13) :

« À gauche, les tombes des prieurs généraux ; à droite, celles des pères et des frères ; les tombes sont anonymes, une simple croix de bois, mais les uns et les autres sont enterrés en pleine terre et sans cercueil. »

Suit alors la chapelle Saint-Louis, édifiée sous Louis XIII, mais, comme la salle du chapitre, largement dévêtue de sa décoration :

« Elle est toute en marbre ; elle était ornée de tableaux de maîtres que les pères ont emportés lors de leur départ ; voyez la verrière du plafond qui est de toute beauté et dont le coloris est affiné par la patine du temps. »



12. Une cellule et son jardin. © Musée dauphinois, n° inv.: C88 574.

13. Cimetière. © Cliché Hippolyte Müller. Musée dauphinois, n° inv.: 55.10.361.

Le même constat affecte la bibliothèque (fig. 14 et 15), «vide de ses 40 000 volumes que les Pères ont emportés lors de leur départ», expurgation dont les guides ont charge de souligner la relativité :

« Cette bibliothèque fait suite à une autre qui existait avant la Révolution et dont le contenu, devenu Bien National, a formé le fond de la bibliothèque municipale de Grenoble, qui est extrêmement riche. Elle a été reconstituée au moyen de prélèvements opérés dans toutes les succursales de l'ordre. Au moment du départ des Chartreux, sa valeur n'était plus que relative ; elle était purement ecclésiastique, tandis que celle de la Révolution était universelle, et surtout riche en manuscrits. »

La maquette de la chartreuse de Montreuil-sur-Mer, conservée dans la bibliothèque, sert de support à une explication de la vie cartusienne :

« On voit que toutes les cellules forment autant de petits ermitages, accolés les uns aux autres, quoique indépendants, mais commandés par un cloître commun. Les Chartreux étaient des ermites et des cénobites à la fois. »

Tout au long de la visite, et singulièrement lorsque les visiteurs pénètrent dans les espaces moins nobles, les guides complètent leurs commentaires par des évocations historiques de certains pères chartreux, ainsi que par des commentaires sur l'organisation administrative de l'ordre ou la vie cartusienne. Dans l'appartement du prieur général, l'attention des visiteurs est attirée vers « l'une des plus jolies vues du massif de la Grande Chartreuse » dont bénéficie « la salle à manger où il recevait des nombreux invités ». Dans les cuisines (fig. 16), ce sont la « remarquable table de 17,7 m² avec dessus en deux morceaux seulement » et l'immense hotte qui retiennent l'attention :

« Il y avait sous cette hotte un immense fourneau qui a reçu une autre destination, mais dont les marmites pesantes étaient soulevées par cet appareil de levage qui subsiste encore. »



14. Bibliothèque avant 1903. Collection personnelle.

15. Bibliothèque dégarnie de ses livres. © Cliché Martinotto. Musée dauphinois, n° inv.: C88 576.

Cette visite des cuisines précède celle du réfectoire des pères (fig. 17) :

« Tous les dimanches ils mangeaient en commun. Le prieur général occupait toujours la table du fond; il était placé seul, sous le Christ. Pendant le repas, un père montait à la chaire du lecteur et faisait la lecture en latin. Après le repas, avait lieu le colloque de conversation général permise par les règlements. »

C'est par la présentation du « lavabo » (fig. 18) que s'achève le circuit des visiteurs :

« Le lavabo, dont l'usage les jours de repas en commun revêtait un certain cérémonial; sculptées dans le marbre de la fontaine, les armoiries de l'ordre, composées du globe croisé et des sept étoiles, symbolisant saint Bruno et ses six compagnons, les fondateurs de l'Ordre... L'inscription de ces sept étoiles dans les armoiries de l'Ordre a pour origine un rêve que fit l'évêque saint Hugues, de Grenoble. »

Cette présentation du lavabo s'accompagne d'une leçon d'histoire sur le rôle de saint Bruno, sur le rêve de saint Hugues, sur l'installation de la première chartreuse, sur le transfert de 1132 et sur les chapelles Saint-Bruno et Casalibus sur lesquels s'achève la visite.

Au total, si la visite proposée aux visiteurs est riche, elle souffre fortement de l'absence d'une partie du décor emporté par les moines en 1903 : livres de la bibliothèque, portraits décorant la salle du chapitre, tableaux de la chapelle Saint-Louis, collection des cartes... Pour compenser et enrichir la visite, l'architecte départemental propose en 1929 d'installer un musée dans la galerie des cartes. Sont alors prévues des « vitrines en bois de sapin légèrement patinées » pour les bibelots peu encombrants et l'installation, sur la paroi de la galerie, de gravures et de grands portraits peints ou gravés au-dessus, « dans l'axe des segments circulaires correspondant à chacune des travées de la galerie » (fig. 19). Si des travaux de restauration sont confiés à un artisan grenoblois, M. Fenoglio, le projet semble toutefois être resté inabouti.



16. Cuisine. © Cliché Martinotto. Musée dauphinois, n° inv.: C 88 571.

17. Réfectoire. © Musée dauphinois, n° M0996_C88_569.

18. Lavabo en marbre sculpté, avec les armoiries de l'ordre. Collection personnelle.



19. Projet d'installation d'un musée dans la galerie des cartes (1929).
Arch. dép. Isère, 4 N 5/16/1.

LE MONASTÈRE FACE AU TOURISME DE MASSE

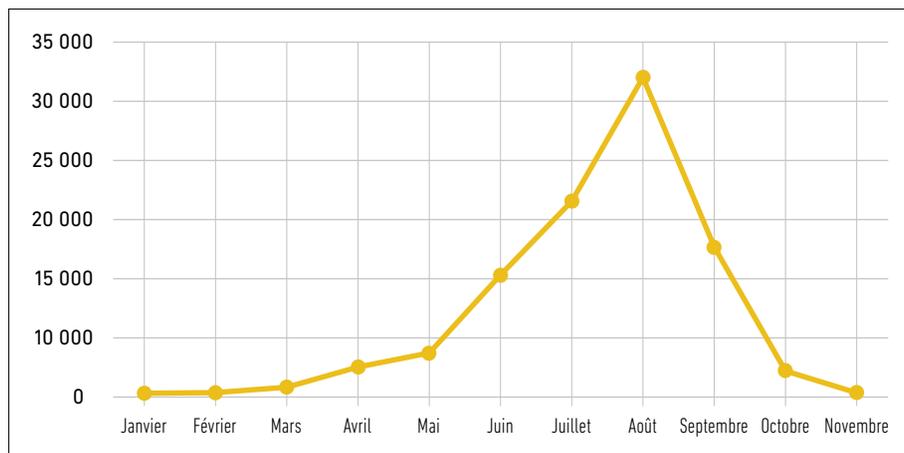
L'AFFLUX DU PUBLIC

Entre les deux guerres mondiales, la visite du monastère de la Grande Chartreuse devient un vrai succès touristique. Individuellement ou en groupe, les voyageurs sont de plus en plus nombreux à se rendre au monastère. Venus de la région grenobloise, mais aussi de toute la France et parfois de l'étranger (en 1922, le Stéréo-Club de Paris, en 1924, l'Institution Lamartine de Belley, en 1925, la Fédération générale des instituteurs belges, etc.), voitures et convois de cars gravissent les routes de la Chartreuse. Les plus nombreuses de ces caravanes partent de Grenoble où les autocaristes – l'entreprise Ricou (fig. 20 et 21), Repellin et Trafford pour le PLM – inscrivent la visite du monastère dans leurs offres d'excursions, ou de Saint-Laurent-du-Pont où s'alignent autocars et voitures à cheval dans l'attente des voyageurs (fig. 22).

Les recettes de la billetterie ne cessent de croître. De 20 000 à 50 000 francs au début des années 1920, elles passent à 103 000 en 1924 et à 149 000 en 1925, l'année de l'Exposition internationale de la houille blanche et du tourisme. Les années suivantes, elles sont supérieures à 150 000 francs. En 1929, ce sont plus de 90 000 entrées

payantes qui sont enregistrées ; plus de 100 000 en 1930. À titre de comparaison, l'étiage actuel pour le musée de la Corrière est de 40 000 à 45 000 visiteurs par an. Si le monastère est ouvert toute l'année, les visites restent toutefois rares durant l'hiver, pour se multiplier aux beaux jours. Durant l'été, la foule se presse, dépassant fréquemment un millier de personnes par jour (soit plus de 30 000 pour le mois d'août, **graphique** ci-dessous). Le 15 août 1930, les gardiens enregistrent 2 000 entrées payantes. Durant les années qui précèdent la Seconde Guerre mondiale, le monastère est devenu l'une des principales destinations, peut-être la plus importante, du département de l'Isère.

Ventilation mensuelle des entrées en 1930.



LES VICISSITUDES DU TOURISME DE MASSE

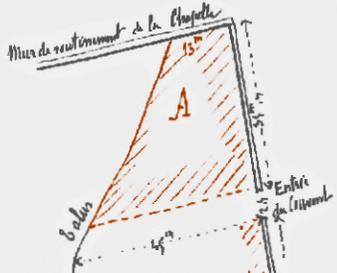
Cet afflux de visiteurs au Désert ne manque pas de peser sur les abords du monastère. Le premier problème est celui de la circulation et du parking. Ordinairement, il est demandé aux cars de stationner dans un hangar en face du mur du couvent, et aux automobiles le long du mur et sur le terre-plein en face de l'entrée du couvent « qui peut contenir 50 voitures » (fig. 23).

Or, les jours de grande affluence, c'est l'engorgement. En 1925, l'administration des Eaux et Forêts, gestionnaire des chemins, demande d'urgence au préfet une « réglementation du stationnement » (fig. 24). Il est demandé aux cars de se ranger « parallèlement au mur du couvent, l'avant tourné vers l'amont et, afin de ne pas rétrécir la route, il sera interdit de faire stationner deux ou plusieurs autocars doublés le long de ce mur ». Les voitures particulières sont, quant à elles, invitées à utiliser l'espace « au pied de la chapelle qui est à l'Est du couvent. Les voitures seront rangées en ordre, l'amont tournées dans le sens de la descente ». Il est précisé également que, « afin de ne pas gêner la descente et de donner assez de place pour les virages, il sera interdit de stationner sur le côté de la route qui est face au mur d'enceinte et du même côté que le hangar des autocars », tout comme « d'accoler deux voitures en stationnement ».



Croquis au $\frac{1}{1000}$
du abri du Couvent de la 1^{re} Chartreuse

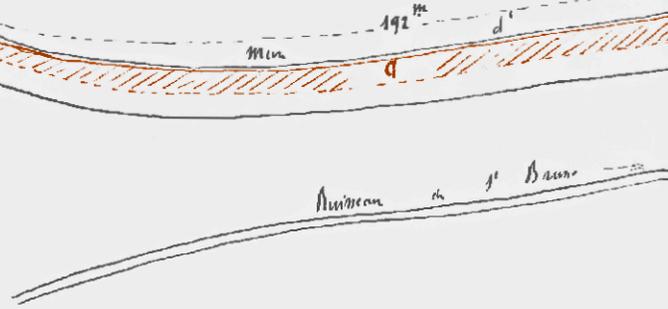
Opéré le 8 mai 1926
d'inspection de L.A.F.
Dij: Reptier Grunuf



Couvent de la Grande-Chartreuse



Emplacement A..	50 voitures
----- B..	12
----- C..	46
----- D..	10
	<hr/>
	118



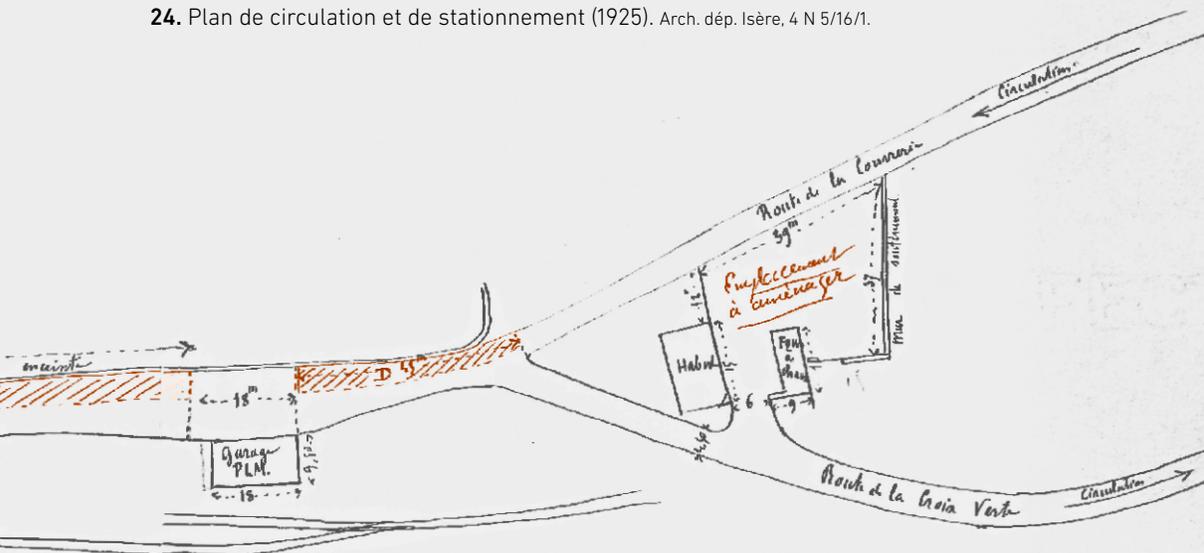
Page de gauche

23. Voitures et cars en stationnement devant l'entrée du monastère.

© Cliché Martinotto frères. Musée dauphinois, n° inv.: C88 940.

Ci-dessous

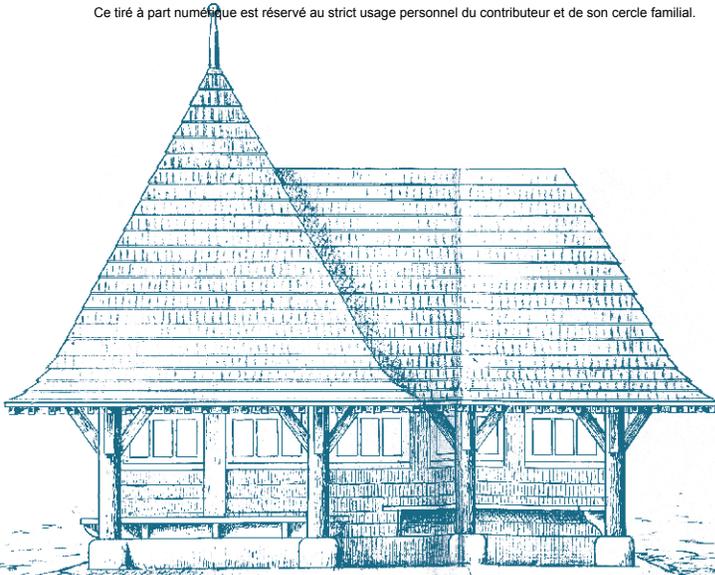
24. Plan de circulation et de stationnement (1925). Arch. dép. Isère, 4 N 5/16/1.



Le problème du parking se double d'un problème de circulation pour les cars, parfois incapables de manœuvrer dans un espace inadapté. En 1925, il est envisagé d'aménager une plateforme à l'emplacement de l'ancien four à chaux, à l'intersection des routes de la Corrière et de la Croix verte. Mais, faute de financement, le projet traîne, les Eaux et Forêts refusant d'assumer la dépense.

« Cela ne sert qu'aux visiteurs qui paient au département des droits d'entrée. C'est au département de (la) prendre en charge », demande l'inspecteur en charge du dossier le 26 mars 1926. Pour débloquer la situation, c'est l'entreprise Ricou qui, le 5 mai, s'engage auprès du préfet à verser 600 francs par an « pour la construction et l'aménagement d'une plateforme destinée à recevoir les entrepreneurs de transports de Grenoble qui se rendent à la Grande Chartreuse ».

C'est aussi aux attentes matérielles des touristes qu'il faut répondre. Très vite, des plaintes s'élèvent quant aux problèmes d'hygiène posés par l'arrivée des visiteurs qui « ont besoin de se soulager après un long voyage ». Les anciennes toilettes construites au XIX^e siècle contre l'enceinte extérieure (en face du garage PLM) ne suffisent plus. Les touristes se soulagent « aux abords immédiats du monastère, près de la porte d'entrée. Cela est intolérable. Les WC envisagés sont indispensables ».



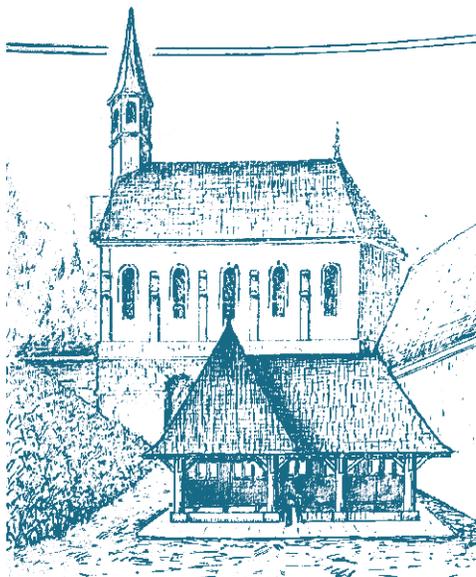
élévation

En 1930, en accord avec l'administration des Beaux-Arts, de nouvelles toilettes sont installées à côté de la nouvelle entrée, dans un passage conduisant à la buanderie, « masquées par un rideau de verdure qui ne permettra pas de les apercevoir ».

Rapporter des souvenirs est une autre attente des touristes. En 1912, c'est aux gardiens qu'est accordé, en complément de revenus, le monopole de la vente des cartes postales. Mais, avec l'afflux des visiteurs, ces ventes comme celles de livres ou de souvenirs font l'objet d'une adjudication commerciale, renouvelée tous les deux ans. Dès 1926 est envisagée la construction d'un kiosque à cette fin (fig. 25). Toutefois, les projets se succèdent sans remporter l'adhésion des administrations. En 1929, le département fait savoir qu'il veut éviter une construction à l'intérieur du monastère pour lui garder son « caractère monumental et architectural » et demande que celle-ci soit placée devant l'entrée. L'administration des Beaux-Arts pour sa part met en avant le fait que « l'impression de grandeur et d'isolement sauvage qu'éprouve le visiteur à son arrivée devant le monument, si admirablement encadré par la forêt et la montagne, ne saurait en effet être gâtée par la construction d'un édifice quelconque ». Faute d'accord, c'est finalement dans le porche d'entrée qu'est aménagé un espace commercial.

LA COMMUNAUTÉ CATHOLIQUE FACE AU DÉVELOPPEMENT DU TOURISME

Le développement touristique entraîne ainsi la Grande Chartreuse loin du désert et du silence imposés par saint Bruno. Au recueillement des moines succède l'effervescence d'une foule curieuse de découvrir l'un des sites les plus prestigieux de l'Occident chrétien. Ce bouleversement ne va pas sans chagriner les consciences catholiques, ébranlées en 1903 par l'expulsion des chartreux.



Double page

25. Extraits du projet de kiosque commercial (1929).

Arch. dép. Isère, 4 N 5/16/3.

Revenu en 1920 à la Grande Chartreuse, vingt et un ans après un premier voyage en 1899, le philosophe Jacques Chevalier exprime sa désolation et son amertume¹¹:

« Le soleil, ce jour-là, resplendissait radieux, et cependant ces lieux qu’emplissaient jadis une joie toute divine, me parurent tristes et désolés, comme si la vie s’était retirée avec l’esprit. Parcourant les cloîtres qui n’avaient connu que la prière et le silence, dans lesquels erraient maintenant des parfums inaccoutumés, j’entendis une visiteuse dire : “Il faut être fou pour affronter une telle existence!” Folie peut-être, folie assurément aux yeux du monde, comme l’est aux yeux de certains, la folie du soldat qui s’immole à sa patrie. Mais la folie du Chartreux, [...] cette folie, comme toute folie qui vient de Dieu, dit Pascal, “est plus sage que toute la sagesse des hommes”. »

D’autres, dans la presse de droite, se montrent plus violents dans leurs accusations. Le 8 octobre 1928, un article du *Figaro* dénonce le comportement vulgaire de nombreux visiteurs¹²:

« Aujourd’hui, la visite du couvent est une affreuse aventure ; on y retrouve des “Homais” en quantité, qui égalaient l’assistance de leurs lazzis, et de leurs plaisanteries anticléricales. On est honteux d’être en si piètre compagnie. »

Journal d’extrême droite, *L’Ami du Peuple* dénonce plus violemment encore les méfaits du tourisme de masse dans un article du 21 décembre 1931 :

11. Jacques Chevalier, « Une visite à la Grande Chartreuse. Discours de réception à l’Académie delphinale prononcé le 28 janvier 1921 », dans *Bulletin de l’Académie delphinale*, 1920-1, p. 155-169.

12. Marie-Louise Pailleron, « Le Monastère de la Grande Chartreuse », *Le Figaro*, 8 octobre 1928.

« Au lieu du grand silence [...], c'est un concert ininterrompu de klaxons, de trompes d'autos et d'altos. L'accès et l'évacuation de hauts plateaux sont soumis à des règlements de police, cependant que les parcs de stationnement aménagés aux portes du couvent voient grossir d'heure en heure leur troupeau mécanique. C'est le règne du "sens unique" et des "visites" tarifées. On attend son tour dans la cour d'honneur et la grosse horloge de la chapelle, qui marquait autrefois l'heure des mâtines et celle des oraisons vespérales, règle aujourd'hui l'entrée et la sortie des "fournées" de touristes. Sous le porche, vous trouverez des cartes postales en noir et en couleur, le portrait de saint Bruno, des crottes de chocolat à la liqueur des Pères, des "Grandes Chartreuses" en cristal ou en terre cuite, en sucre, en cire ou en bois blanc, ainsi qu'un tas de petits objets de bazar qui n'ont aucun rapport avec les saints lieux. »

Dans le même journal, Alain Dielet dénonce le 26 août 1936 « une abbaye qui a perdu son âme » :

« Aujourd'hui, il faut un effort de mémoire et, surtout, d'imagination pour recréer cette atmosphère de sauvage solitude [...] Ce n'est, chaque jour, pendant la belle saison, qu'un défilé ininterrompu d'autocars et de véhicules de toutes sortes qui emportent dans leurs flancs des cargaisons bigarrées et bruyantes [...] de pèlerins impatientes d'arriver au but et aussi de regagner l'étape pour le dîner. Il y a même le sens unique dans ce paradis des essences variées...

Comment, hélas! pouvoir éprouver une émotion quelconque, pouvoir méditer et se recueillir dans le sillage d'un guide qui, pressé de convoyer une autre caravane, vous fait visiter à toute allure des bâtiments sans aucune valeur architecturale et dont à peu près tous les ornements ont été enlevés? Quelle déception pour l'esprit et aussi quelle épreuve pour les chevilles lorsqu'il faut traverser en courant sur des dalles mal jointes le grand cloître long de 215 mètres (le plus grand *in the world*¹³), et toujours au même train la salle du grand chapitre, la chapelle des morts, les cellules, les chambres, les ateliers, la bibliothèque, les cuisines, le réfectoire où, seul subsiste un écriteau enjoignant aux frères domestiques de "ne pas jeter les restants des plats sous les tables". Le guide qui récite les quelques renseignements parcimonieux dont il émaille la "promenade" n'est plus un maître d'école, c'est plutôt un disciple d'école!

13. *L'Ami du peuple*, 21 décembre 1931, « À l'ombre du Monastère », par Serge HYB; 26 août 1936, « Au seuil de l'abbaye qui a perdu son âme », par Alain Dielet. Sur la ligne politique de *L'Ami du peuple*, Ralph Schor, « Xénophobie et extrême droite: l'exemple de *L'Ami du peuple* (1928-1937) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, janvier-mars 1976, n° 1, p. 116-144.

Croyez-moi, [...] la meilleure manière de garder un émouvant souvenir du couvent de la Grande Chartreuse, c'est de ne pas le visiter, de demeurer sur le seuil, de se tenir à la seule vision du site merveilleux où il se dresse. Façades trop brusquement abandonnées pour que leurs pierres puissent parler, ces murailles et ces voûtes ne vivaient que de la vie dont les animaient leurs pieux habitants. Qu'est-ce que des salles vides qui ont perdu leur âme ? »

Pourtant, malgré cette effraction massive d'un espace sacré que constituent ces fournées de visiteurs, c'est moins l'essor de ce tourisme que l'installation dans le « pavillon des étrangers », d'une maison universitaire qui soulève l'indignation de certains militants catholiques et qui fonde leur revendication : « La Chartreuse aux Chartreux ».

Alors que près de deux millions de personnes viennent visiter le monastère entre les deux guerres mondiales, c'est la présence durant l'été, entre 1930 et 1939, de quelque 150 à 200 universitaires venus de toute l'Europe et parfois d'outre-Atlantique, qui soulève l'opprobre. Ce sont ces « intellectuels fatigués », ces « coucous » qui provoquent la haine de la droite française, déchaînée dans les années 1930 contre le président du conseil général de l'Isère, Léon Perrier. Les touristes ne font que passer. Les universitaires, eux, incarnent un savoir laïc insupportable à une droite radicale, portée par un violent anti-intellectualisme¹⁴ (fig. 26).

CONCLUSION

Les uns et les autres sont emportés par le retour des Chartreux le 21 juin 1940. La coïncidence avec les pleins pouvoirs votés au maréchal Pétain réjouit la droite française. Le pourfendeur des « coucous » du monastère, Léon Poncet, triomphe. Le journal *La Croix de l'Isère* lie les deux événements dans sa une du 30 juin. Le 6 juillet, Paul Claudel se fait dans son journal le chantre des deux événements :

« La France est délivrée après 60 ans de joug du parti radical et anticatholique (professeurs, avocats, juifs, francs-maçons). Le nouveau gouvernement invoque Dieu et rend la Grande Chartreuse aux religieux. Espérance d'être délivré du suffrage universel et du parlementarisme, ainsi que de la domination méchante et imbécile des instituteurs qui lors de la dernière guerre se sont couverts de honte. Restauration de l'autorité¹⁵. »

14. René Favier, *La Maison universitaire de la Grande-Chartreuse. L'auberge des coucous (1903-1940)*, Grenoble, PUG, 2023, 110 p. ; Sarah Al-Matary, *La haine des clercs. L'anti-intellectualisme en France*, Paris, Le Seuil, 2019.

15. Paul Claudel, *Journal*, Gallimard, coll. La Pléiade, 1969, t. 2, p. 320-321, note du 6 juillet 1940 ; J. P. Azéma, *De Munich à la Libération. 1938-1944*, Seuil, 1979, p. 103.



26. L'auberge des coucous. Arch. nat., 19 F 20321.

Pour les religieux, pas nécessairement comptables des propos de ceux qui les ont soutenus, leur nouvelle installation s'accompagne d'une fermeture des lieux et d'un retour aux règles originelles. « J'ai vécu huit jours chez les moines de la Grande Chartreuse [...] désormais interdite à tous visiteurs », écrit le journaliste Jacques Robert dans *Paris Soir* en septembre 1942. « Dans la plaine mondiale, la guerre immense brûle. Et dans la Grande Chartreuse retrouvée, loin des feux de batailles, loin des bruits de la mort, loin des larmes, vingt-cinq pères chartreux sont en perpétuelle prière. Ils ont retrouvé la solitude bien aimée des cimes. »

Le souvenir des flux touristiques pourtant ne disparaît pas avec la guerre. Dès la Libération, des touristes remontent au monastère, mais y trouvent porte close. Au début des années cinquante, cette nouvelle affluence suscite de multiples tensions avec les religieux. Les touristes se heurtent à des portes closes, mais « les bruits des voix, les cris et les rires franchissent les murs, pénètrent jusque dans les cellules, sans parler des klaxons des cars, appelant leur clientèle en retard ». Quand des touristes repartent frustrés d'une impossible visite (« parfois, trompés par des informations erronées ou par la promesse d'un arrêt au monastère laissant espérer une visite »), les religieux se plaignent d'être privés du silence auquel ils aspirent. Ont-ils envisagé de quitter le monastère ? Certains en ont formulé l'hypothèse¹⁶. Ils sont restés et ont cherché d'autres solutions. Les discussions engagées avec le conseil général de l'Isère et le Musée dauphinois ont permis de satisfaire aux ambitions partagées du silence des moines et de l'information des touristes. Dans l'annexe de la Correrie est ouvert depuis 1957, pour la satisfaction des uns et des autres, le grand musée d'information sur le monastère de la Grande Chartreuse¹⁷. ■

16. Robert Serrou, *Au « désert » de Chartreuse. La vie solitaire des fils de saint Bruno*, photographies de Pierre Vals, Paris, Pierre Horay, 1954.

17. Jean-Pierre Laurent, Mireille Gansel, *Et l'homme se retrouve. Cheminement muséographiques*, Musée dauphinois, 2008.